

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 six mois 14
 un an 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus à M. L. E. chez M. BÉCHU, libraire, rue de la Grande-Charrière, n. 10.

A PARIS, chez M. LAFITTE-BULLIOT, 20, Rue de la Harpe.

ROUBAIX, 20 NOVEMBRE 1869

Bulletin politique.

Tous les journaux de Paris nous entretiennent ce matin de modifications ministérielles qui devaient, selon eux, se produire dans les quarante-huit heures.

Le Journal officiel nous arrive cette après-midi avec une note ainsi conçue :

Plusieurs journaux parlent de diverses modifications ministérielles. Les bruits répandus à ce sujet sont dénués de fondement.

Nous avons aujourd'hui des détails circonstanciés sur l'inauguration de l'isthme de Suez. L'entrée des navires dans les eaux d'Ismaïla a été magnifique, nous disant les télégrammes de l'Agence Havas. L'Aigle était en tête; le yacht de l'Empereur d'Autriche suivait de près. Le canal est parti dans de bonnes conditions de profondeur. Hier matin a dû avoir lieu le départ pour Suez.

Dans le discours qu'il a prononcé au banquet offert par lui au membre des Congrès commercial, M. de Lesseps a dit qu'une grande partie des ressources de la Compagnie étaient paralysées par l'état de choses actuel; que le gouvernement égyptien voulait réformer, d'accord avec les puissances, mais qu'il devait avouer avec regret que c'était le gouvernement français qui opposait la plus vive résistance à ces réformes, si nécessaires à la Compagnie, aux étrangers résidant en Egypte, ainsi qu'à la population indigène.

M. de Lesseps a ajouté que le conseil d'administration de la Compagnie a décidé de présenter une pétition au gouvernement français pour le prier de ne point s'opposer au projet de gouvernement égyptien, qui donnerait des garanties mutuelles à tout le monde.

Une dépêche de Madrid porte que le gouvernement espagnol paraît décidé à faire procéder aux élections dans toutes les provinces où des sièges sont vacants. On

calculé qu'après ces élections qui doivent être au nombre de trente environ, la candidature du duc de Gènes pourra rallier deux cents voix. Tout ne sera pas fini néanmoins, car le roi d'Italie n'a pas encore donné son consentement, et nous concevons sans peine sans hésitation. Si la couronne d'Espagne est déjà lourde à porter pour un homme fait et jouissant de la plénitude de ses facultés, que sera-t-elle pour un enfant mineur?

J. REBOUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, jeudi 8 novembre.

Quel progrès les idées font en quelques mois, et comme, grâce aux événements, les mois, expression de ces idées, perdent leur sens ordinaire ou du moins cessent d'avoir un sens menaçant. Si, il y a six mois, l'opposition avait lancé le manifeste adopté dimanche, on y eût vu une déclaration de guerre contre le gouvernement, une sorte de proclamation de déchéance, en tout cas un acte de hardiesse. Aujourd'hui, après quelques mois d'essai d'une liberté sans entraves, on trouve le manifeste de la gauche modéré; on ne tient pas compte de ce qu'il repousse tout compromis monarchique, parce que ce n'est qu'une affirmation théorique, et l'on attache une grande importance au désaveu infligé aux violences démagogiques, parce que c'est là un fait palpable, actuel; un acte et non un exposé de principes. L'opposition proclame ses vœux républicains, mais leur réalisation est ajournée à un temps indéfini, tandis que le blâme infligé à la secte révolutionnaire a son application immédiate. C'est pour cela que, à notre avis, le manifeste de l'opposition a un caractère essentiellement parlementaire, c'est-à-dire qu'elle circonscrit la lutte sur le terrain des idées.

On assure que ce document, connu à Compiègne dès lundi soir, n'y a pas produit une mauvaise impression; on dit même que l'empereur s'en est montré satisfait, ce qui ne nous surprendrait guère.

M. Mathieu n'a plus fait parler de lui depuis sa tentative infructueuse pour réunir les membres de l'ancienne majorité; voilà qu-M Jérôme David vient à la rescousse; il reprend la formule posée au commencement de cette année par M. Pinard, et propose la formation d'un grand parti conservateur libéral.

M. Jérôme David devenu libéral! Vous voyez bien les idées et les mots se sont transformés depuis quelques mois. M. Poyer Quartier, sur ses affiches, est qualifié de candidat libéral; les conservateurs d'autrefois sont à présent des libéraux, et les libéraux d'autrefois sont des radicaux. Au fond, les distances restent les mêmes.

L'élection de M. E. Arago peut être dès à présent considérée comme certaine; celle de M. Grévy également. Soyez persuadé que la plupart des employés et des ouvriers, dans la 3^e circonscription, voteront contre leurs patrons, c'est à dire contre M. Poyer: Quartier.

La candidature de M. Brisson fait de grands progrès dans la 4^e; quant à la 1^{re} circonscription, le résultat est incertain, car les renseignements recueillis sont toujours contradictoires.

Le prince Napoléon doit la semaine prochaine donner un grand dîner auquel sont invités plusieurs des hommes politiques que le prince veut pousser au pouvoir et dont il a plusieurs fois plaidé la cause devant l'Empereur; ce sera un dîner ministériel.

L'impératrice est attendue à Paris le 26 ou le 27.

La plupart des députés seront à Paris dimanche; ils tiennent à assister aux incidents du scrutin et à se concerter entre eux pour les travaux de la session et surtout du début de la session.

Tous les journaux ont reproduit une publication ou légale extraite du Journal général d'affiches; et constatant que LL. MM. L'Empereur et L'Impératrice ont vendu deux maisons qui leur appartenaient rue d'Albe; mais aucun journal n'a constaté que dans la même page, précisément à côté de cette annonce légale s'en trouvait une autre portant que Madame Ledru-Rollin a vendu deux lots de terrain sur le boulevard Richard Lenoir, à raison de 40.311 fr. pour 268 mètres, soit 150 fr. le mètre. Le rapprochement méritait d'être signalé.

Vous trouverez dans les journaux du soir les lettres par lesquelles MM. Barbès et L. Blanc refusent toute candidature; le premier dit qu'il est malade, le second qu'il serait venu à Paris si on l'avait choisi tout d'abord comme candidat.

Paris, vendredi 19 Novembre

Nous voilà encore une fois en pleine crise ministérielle; cette fois pourtant serait la bonne et M. E. Olivier aurait son portefeuille, c'est à dire qu'il remplacera

M. de Forcade à l'intérieur et deviendrait son premier ministre, du moins le premier des ministres. Le fait ne pourrait plus être nié et demain le Journal officiel l'annoncerait à la France et à l'Europe; à moins cependant qu'il ne publie une note déclarant qu'il n'a jamais été question de changements ministériels.

C'est vous dire que l'on ne saura rien de précis avant l'heure où la révolution ministérielle sera un fait accompli. Cependant nous devons constater que ce qui était impossible et improbable il y a quelques semaines est devenu presque une nécessité de la situation, la conséquence naturelle du récent essai de la liberté.

Il est bien évident qu'il s'est produit depuis trois mois un immense progrès dans nos mœurs politiques; tout s'est modifié: les institutions, et le mode d'application des lois; il n'y a que les hommes en place qui soient restés immobiles. L'Empire s'est radicalement transformé; les ministres sont toujours debout. Il y a dans ces faits une telle anomalie que l'on peut dire que depuis trois mois la crise ministérielle est permanente; et à mesure que nous approchons de l'époque où le nouveau régime va entrer en vigueur, on se montre plus effrayé des conflits inutiles que peut provoquer le maintien au pouvoir des anciens ministres.

Le gouvernement va-t-il s'attacher à justifier les actes du passé et fera-t-il paraphraser par les ministres actuels le mot de M. Roubier: il n'y a pas eu une faute commise? ou bien va-t-il charger des hommes nouveaux d'inaugurer l'Empire parlementaire? C'est ce que nous saurons demain ou après demain.

L'empereur vient, dit-on à Paris demain, et dimanche probablement; en même temps que s'ouvrira le scrutin, nous aurons le mot de l'énigme ministérielle.

Juste à ce moment où vous défiler de tous les bruits qui vont circuler; ainsi l'on prétend que M. E. Olivier a été appelé à Compiègne hier après le départ des ministres qui avaient assisté au Conseil.

On me dit que le Moniteur universel publiera ce soir une lettre de M. Eugène Olivier appuyant la candidature de M. Poyer-Quartier; dans cette lettre MM. Ledru-Rollin et Grévy seraient qualifiés de « tribuns poissifs ». L'intervention de M. Olivier dans la lutte électorale, est, selon nous, une double faute: d'abord elle aura pour effet immédiat de détourner de M. Poyer-Quartier, bon nombre d'élec-

teurs qui en mai dernier ont voté pour M. Bancel; la candidature de l'ancien député de Rouen n'attendait plus que ce coup-là pour tomber tout à fait. En second lieu, si M. E. Olivier doit être ministre demain, pourquoi s'expose-t-il sans nécessité à subir un nouveau échec moral et à entrer ainsi au pouvoir sous le coup d'un affront fait par les électeurs. On prétend que le député du Var ne pouvant conquérir un portefeuille à la suite d'une lutte parlementaire a tenu à faire une lettre-ministre, donnant des gages à ses nouveaux alliés.

On se rappelle qu'au mois de juin, après les réunions publiques de la période électorale, il n'y avait eu qu'un petit nombre de réunions privées; cette fois le gouvernement a été logique, il n'a interdit dans les jours qui précèdent le scrutin aucune réunion privée, et les discussions des idées ont continué comme la semaine dernière, réunions publiques ou privées, c'est tout un; il n'y a guère qu'une seule distinction à faire, c'est que les commissaires de police ne sont pas admis dans les secondes.

Le 26 novembre aura lieu à Saint-Mandé le Banquet de l'Union démocratique. Les cartes d'invitation sont expressément personnelles. Elles portent en tête les mots: Liberté, Egalité, Fraternité. Vingt-deux députés de l'opposition sont invités. Pour faire partie de cette union démocratique, il faut avoir deux parrains, deux répondants. Tous les membres sont donc des électeurs, gens connus dans leur quartier. Les organisateurs du banquet se proposent de multiplier ces réunions dans lesquelles seront traitées toutes les questions à l'ordre du jour.

M. Thiers est de retour à Paris.

CH. CABOT.

BOURSE DU 19 NOVEMBRE

La Bourse est de plus en plus préoccupée de la situation du Suez, et ce que nous savons du discours du vice roi n'est pas de nature à en encourager les acheteurs; les actions tombent au plus bas à 372.50, la délégation à 295. Que l'entreprise soit bonne ou mauvaise, nous ne comprenons pas cet écart de 80 fr. entre les deux valeurs qui la représentent, et nous opinions aux porteurs d'actions de les vendre pour acheter des délégations; c'est toujours 80 fr. de gains; les obligations dans cette déroute restent assez fermes à 400 fr. La rente ferme à 71.75; on a coté un instant 71.85, mais les offres du comptant à 71.70, ont refroidi l'ardeur de la spéculation. — Londres 1/8 hausse.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 NOVEMBRE 1869.

— 25 —

TRISTAN DE BEAUREGARD

MARQUIS DE FOUDRAS,

(Suite)

XVIII

COMMENT FINISSAIENT LES DÉVOTES DE M. BRIANT.

— Nous nous occupons de vous, ma fille — dit-elle d'une voix qu'elle cherchait vainement à rendre bienveillante — et vous venez on ne saurait plus à propos.

Corinne garda le silence, et comme ses genoux fléchissaient sous elle, elle se hâta de poser sa main tremblante sur le dossier de son fauteuil qui se trouva à sa portée sans cet appui il lui eût été impossible de se soutenir.

— Oui, ma chère enfant, justement

quand nous l'avons aperçue, nous nous occupons de toi, de ton bonheur — reprit le docteur tendrement — et si tu n'étais pas rentrée, je crois que dans mon impatience, je serais allé te chercher au château.

— Ils vont me parler de M. de Beauregard — pensa Corinne avec une anxiété impossible à décrire. — Mon Dieu! que je suis malheureuse.

— Nous songeons à le marier — continua le docteur en souriant, dans l'espoir que ce sourire ramènerait un peu de tranquillité sur le visage désolé de sa fille — et nous parlions de cette grande affaire, la mère et moi.

— Ajoutez, monsieur Briant, que nous n'étions nullement d'accord; je tiens à ce que Corinne le sache d'avance — interrompit vivement sa mère qui pouvait à peine contenir son impatience d'en venir au fait.

— Rien ne presse encore — murmura faiblement Corinne que l'expression sèche et dure de sa mère la fait frissonner de la tête aux pieds. — Je n'ai que dix-sept ans... je ne les ai même pas tous à fait encore, et n'est-ce pas de bien bonne heure pour...

— Les jeune filles sont de fort mauvais juges de ces sortes de choses. — repartit madame Briant avec une aigreur qui eût passé pour de la colère, chez une autre personne — et celle qui, comme vous, on le bonheur de vivre sous une direction tendre et éclairée, doivent se soumettre à ce qu'on a décidé pour elles. Toutefois, mon enfant, comme j'ai la plus grande confiance en votre excellent jugement, je vous laisse pleine et entière liberté d'opter entre l'avis de votre père et le mien. Je

compte, monsieur Briant, que vous ne me démentirez pas.

Madame Briant, en préparant ainsi, les voies, voulait que Corinne crût bien qu'elle avait plus de sollicitude pour son bonheur que son mari, et si elle ne lui avait pas d'abord parlé avec douceur pour l'amadouer, c'est qu'elle était fort peu avancée dans l'art de se vaincre; on se souvient que sa conversation avec le docteur l'avait exaspérée.

— Mais, ma femme — riposta celui-ci avec fermeté, car il vit qu'elle voulait en venir — je ne suis pas d'un avis opposé au vôtre. En vérité on croirait, à vous entendre, que je ne tiens pas tout autant que vous à voir ma fille heureuse. Tu sais le contraire, n'est-ce pas, ma petite Corinne? Ecoute donc le récit de ce qui se passe, mon amour — ajouta-t-il — un parti, qui me paraît fort convenable, s'est présenté pour toi, ce matin même; ma foi, il n'y a pas plus d'une heure. Tu me prétends que tu peux en trouver un beaucoup plus avantageux; je suis à mille lieues de la contredire; je souhaite même que la chose arrive; mais, avant de refuser définitivement ce premier parti, je voudrais avoir quelques certitudes, ou du moins quelques espérances qu'il y a des chances pour le second. Cela ne te semble-t-il pas tout à fait raisonnable? Parle franchement; je ne prendrai en mauvaise part rien de ce que tu me diras, je t'en donne ma parole d'honneur... non, pour te rassurer davantage, j'en jure par ma tendresse pour toi! tu sais qu'elle ne s'est jamais démentie.

— Oh! je vous crois, mon bon père — répondit Corinne, mais d'une voix si faible que ses paroles ne l'auraient pas entendue

s'ils n'avaient pas eu les yeux fixés sur elle.

— La personne qui vous a demandée en mariage est M. Ragonneau — dit résolument madame Briant — et celle que je vous destine est M. le comte de Beauregard — maintenant choisissez.

— Mais, ma mère, je ne saurais choisir — repartit Corinne avec un peu plus de force.

— Et pourquoi cela, si l'on vous plaît? — demanda madame Briant. — Il me semble que la question est bien nettement posée: M. le comte Tristan de Beauregard ou M. Simon Ragonneau.

— De ces deux personnes, maman, il y en a une, suivant ce que dit mon père, qui n'a pas fait connaître jusqu'à ce jour ses intentions... et...

— Si vous êtes sûre de ses sentiments, ma fille — répliqua madame Briant — c'est absolument la même chose.

— Pas tout à fait — repartit à son tour le docteur — cependant je suis trop juste pour ne pas convenir que ce serait déjà une forte présomption; ainsi, ma bonne petite Corinne, si tu sais quelque chose de plus que nous, il est de ton intérêt, je dirai plus, de ton devoir, de nous l'avouer sans détour. Nous n'avons, la mère et moi, qu'un but, qu'un désir, c'est que tu sois heureuse comme tu le mérites de l'être.

— Oh! je le sais! je le sais! — s'écria Corinne — mais je n'ai rien à vous apprendre... rien — continua-t-elle plus bas, et comme si elle n'avait plus la force d'articuler un seul mot.

— Vraiment, monsieur, vous êtes de la plus révoltante indécision — reprit madame Briant avec colère et mépris.

Le cœur des femmes a toujours été un livre fermé pour vous, et vous me demandez une nouvelle preuve de votre grossière ignorance, en interrogeant votre fille avec la même brutalité que vous mettiez autrefois à couper des jambes et des bras, sur les champs de bataille, Corinne, je vous défends de répondre à aucune question en ce moment; quand nous serons seules, ce sera différent, vous pourrez alors me parler à cœur ouvert.

— Hélas! ma mère, plus tard comme en ce moment, je n'aurais rien à dire — balbutia le pauvre Corinne — rien si ce n'est que je suis bien malheureuse!

Des sanglots étouffés avaient précédé ces douloureuses paroles; un torrent de larmes leur succéda immédiatement. Toutes les craintes tardives du docteur furent en un instant confirmées.

— Vous l'entendez, monsieur — s'écria madame Briant hors d'elle-même. — Maintenant, contentez votre outrage, et félicitez vous de votre sollicitude paternelle, de votre pénétration surtout! Elles sont grandes toutes deux.

— Ah! vous m'accusez de tout ceci, madame! mais ce que vous faites là est infâme, savez-vous bien! Il ne vous suffit donc pas d'avoir, par votre coupable arrangement et votre zèle vanité, dérobé le cœur de mon enfant, vous voulez encore me l'aliéner et nous priver de la consolation de pleurer ensemble, elle et moi. Corinne, ma bien-aimée — continua le docteur — dis-moi ce qui te fait souffrir; explique-toi sur les démarches que tu désires qu'on fasse pour te rendre la tranquillité, rien ne paraîtra difficile à ton pauvre vieux père; aucune démarche ne lui coûtera quand il s'agira pour lui